

De la croyance au progrès ou au déclin

Pierre Dockès

I. La croyance au progrès est en elle-même porteuse de progrès, tout au moins de croissance et de progrès technique, donc de pouvoir d'achat. Pour que les entrepreneurs étendent leurs affaires, se lancent dans des opérations nouvelles, investissent leur capital, il faut qu'ils aient confiance en l'avenir, qu'ils forment des anticipations de rendement positives à long terme. C'est particulièrement le cas lorsqu'ils doivent recourir au crédit, et c'est le cas pour toute opération d'envergure. L'emprunteur comme le prêteur doivent escompter des retours permettant le remboursement des avances, le paiement d'un intérêt et un profit normal. Certes, même en l'absence de croyance au progrès général, un investisseur peut se lancer dans un projet particulier et se faire financer, le gain de l'un pouvant être obtenu par la perte de l'autre (comme disaient Bodin ou Montaigne et tous les mercantilistes), mais ça ne va pas très loin. Pour que l'accumulation du capital et le crédit se développent, il faut une croyance en une marche en avant générale, que tout le monde gagne « contre la nature », même si tel ou tel peut perdre. Qu'une société cesse de croire au progrès et cette prédiction se fait auto-réalisatrice, d'où un cercle vicieux, les mauvais résultats renforçant le pessimisme. C'est le problème des phases dépressives avec le risque de spirale descendante, c'est celui des pays qui, sombrant dans la déréliction, perdent leur « *animal spirit* ». Un *Zeitgeist*, un *Volksgeist* moroses expliquent les avancées et les succès du populisme dans les périodes qui suivent une crise ou une défaite militaire. Ils peuvent déboucher sur le nationalisme, la xénophobie, l'impérialisme, la guerre.

Bien entendu, il est nécessaire de se poser des questions sur la notion même de progrès. Quel est son contenu ? La simple croissance du PIB ou le progrès des sciences et des techniques est-il toujours un progrès, est-ce la seule forme de progrès pensable ? Et le progrès pour qui, pour quoi ? Mais pour rester à un niveau d'économisme simple, simpliste même, le progrès peut être appréhendé comme la réalité et le ressenti d'un accroissement de la puissance productive et de bien-être des peuples et la croyance dans la poursuite de ce mouvement. En un mot, c'est mieux qu'hier et moins bien que demain, avec des dimensions quantitatives et qualitatives, forcément subjectives : le plus grand bonheur pour le plus grand nombre dans une optique benthamienne.

Or, depuis un quart de siècle, se développe dans certains pays occidentaux une littérature où s'affirme la peur du déclin. En France, l'ouvrage de Nicolas Baverez, *La France qui tombe* (2003) en fut un symptôme. Le succès du livre d'Éric Zemmour, *Le suicide français* (2014) confirme cet état d'esprit : selon un récent sondage CSA, 73% des français estiment que leur pays est « en déclin »¹. Aux États-Unis également a fleuri une littérature du déclin sur le thème du « *Post-american world* », avec les historiens ou « *columnists* » Ian Morris (2010), Niall Ferguson (2012), ou Thomas Friedman et Michael Mandelbaum (2011).

Même si l'un peut soutenir l'autre, il faut distinguer le « déclinisme » des analyses économiques mettant l'accent sur les phénomènes de désindustrialisation, leurs conséquences sociales ou les théories stagnationnistes qui estiment que le temps long de la croissance forte est terminé. On peut citer les travaux de Paul Krugman (1998 ; 2007), de Tyler Cowen (2011), de Robert Gordon (2012) et de Lawrence Summers (2013 ; 2014). Déclin et stagnation renvoient cependant à des définitions différentes. Déjà Adam Smith distinguait trois états, *l'état progressif* (celui de l'Amérique du Nord), *l'état stationnaire* (celui de la Chine) et *l'état de déclin* (celui du Bengale, des Indes), mais il notait « *The stationary is dull ; the declining, melancholy* » (*Wealth of Nations*, 1776, p. 117 ; éd. 2000, p. 90)².

¹ Réalisé du 4 au 21 novembre 2014 auprès d'un échantillon représentatif de 2 004 personnes.

² Le terme « mélancolie » est à prendre au sens fort qu'il a alors, l'excès de bile noire, un terme que Freud retrouvera pour désigner le fond d'un autre type de dépression.

En effet, déclin et stagnation sont des termes connotés différemment. La notion de déclin, loin d'être neutre, suppose une certaine *Weltanschauung*, une conception du monde et de l'histoire. Le déclin d'une société a toujours une dimension civilisationnelle³. Ce sont surtout des historiens, des philosophes ou des « publicistes » qui raisonnent en termes de déclin, rarement des économistes, ou alors parce qu'ils sont influencés par l'esprit d'un temps mélancolique. Le déclin, dès lors, même s'il s'en distingue, est fréquemment associé à la décadence qui en serait le stade avancé. Avertissement d'un bouleversement dans la hiérarchie des nations, les théories du déclin sont souvent liées aux courants nationalistes ou impérialistes, donc à la compétition des nations ou à la guerre des civilisations : le déclin de l'un est généralement pensé par rapport à l'ascension de l'autre. Un astre se lève, un autre se couche, l'émergence ou l'ascension de l'un étant perçue négativement pour l'autre. Déjà à la fin du XIX^e siècle, le déclin de l'Occident était pensé en relation à l'ascension de l'Orient, le « péril jaune » devenant un archétype. On est aux antipodes de la conception de Hume et des Classiques selon laquelle un pays ne peut que bénéficier de l'enrichissement des autres pays.

II. La conception progressiste du monde est relativement récente. Elle a succédé à une pensée de « la chute » et à une conception cyclique de l'histoire aux origines encore plus anciennes, mais qui revient elle-même périodiquement.

La conception d'un retour périodique de phases de déclin ou de stagnation, d'une succession de civilisations qui meurent ici et renaissent là, est des plus anciennes. L'histoire cyclique dominait dans l'Antiquité. Elle reste très prégnante au Moyen-âge et au-delà. Elle n'a jamais disparue et elle revient s'imposer elle aussi périodiquement. Ainsi Giambattista Vico (1744) construisit sa philosophie de l'histoire sur « l'éternel retour » des *corsi* et des *ricorsi*, une succession de phases où alternent l'âge des dieux, celui des héros, celui des hommes (ou de la démocratie, début d'une phase de décadence qui nous ramène à la première phase). Le romantique allemand Johann Gottfried Herder (1774) qu'il influence s'oppose à la vision d'un progrès indéfini des Lumières au nom d'une histoire cyclique. L'histoire des civilisations tend alors à être identifiée à l'existence d'un être vivant passant de l'enfance à la maturité et à la vieillesse, un nouveau cycle vital pouvant recommencer, mais généralement ailleurs. Dans une autre région du monde s'épanouit alors une nouvelle civilisation.

Si l'Antiquité pensait l'éternel retour, le christianisme a imposé une histoire « fléchée » : elle a un commencement, elle aura une fin. Cependant loin d'être une conception de l'histoire comme une marche vers le progrès, pendant les longs siècles du Moyen Âge, l'histoire était pensée comme un déclin, une chute. La crainte de l'innovation était générale, l'âge d'or était à rechercher dans le passé et les grands penseurs d'hier surclassaient forcément les contemporains. Même si la pensée du progrès s'initie chez quelques rares penseurs dès la fin du XII^e siècle avec la thèse « des nains sur les épaules des géants »⁴, la conception progressiste de l'histoire ne s'affirme qu'avec les Temps Modernes, et ne triomphe qu'avec les Lumières. Le progrès, comme le bonheur selon Saint Just, était « une idée neuve en Europe ». Condorcet, après Turgot, peut proclamer sa certitude des progrès de l'esprit humain. Adam Smith peut brocarder les pamphlétaire qui, animés d'un esprit partisan, viennent régulièrement affirmer que l'Angleterre est en déclin, que sa richesse se réduit, que son agriculture, ses manufactures et son commerce courrent à la ruine⁵.

³ Qui ne connaît la phrase inaugurale de la Première lettre de la *Crise de l'esprit* de Paul Valéry (1919) : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortnelles. » ? Elle caractérise un moment crucial, mais les Lettres 1 et 2 méritent d'être relue aujourd'hui. Dans la Deuxième Lettre, il écrit : « Or, l'heure actuelle comporte cette question capitale : l'Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ? L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire : un petit cap du continent asiatique ? »

⁴ La célèbre formule attribuée à Bernard de Chartre par Jean de Salisbury « *nous sommes comme des nains assis sur les épaules de géants* » (Jeuneau, 1967, p. 79-99). Nous voyons plus loin, mais nous sommes cependant des nains ! Pour les élites intellectuelles, les choses changent au XVII^e siècle. Gassendi proclame que, si nous sommes assis sur les épaules de nos prédécesseurs, rien n'indique que nous soyons des nains (Jeuneau, 1967) et lorsque Newton reprend la phrase à son compte (« si j'ai pu voir aussi loin, c'est parce que j'étais juché sur les épaules de géants » (Newton, 1676), il est clair qu'il ne se considère pas comme un nain. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, les tenants des derniers affirment leur supériorité.

⁵ Dans la *Richesse des Nations* (1776, Livre 2, chapitre 3, p. 286 ; éd. fr. 2000, t. 1, p. 107) : « Le produit de la terre et du travail en Angleterre est certainement bien plus considérable qu'il y a un peu plus d'un siècle, à

Le XIX^e siècle, cependant, va être confronté aux conséquences économiques, sociales et environnementales de la première, puis de la seconde révolution industrielle, aux crises industrielles, à la misère ouvrière, à l'épuisement des ressources naturelles. Alors, écrit Canguilhem, le phénomène physique « symbolique du progrès dans l'histoire (...) n'est plus la lumière, mais la chaleur » transformée en mouvement mécanique, « donnant au Progrès le visage d'enfants travaillant quinze heures par jour dans les filatures ou dans les mines » (1987, p. 441) : le XIX^e siècle est devenu le « juge critique du XVIII^e, alors qu'il pensait marcher sur ses traces » (p. 449).

L'optimisme progressiste des Lumières n'en triomphe pas moins. Le progrès scientifique et technique soutenant et étant dynamisé par le progrès social, institutionnel, politique, la société elle-même va changer. Avec Marx, s'il y a déclin, déprérissement, c'est celui du mode de production capitaliste, l'histoire inscrivant le cycle de vie des modes de production dans un mouvement ascendant des forces productives et d'émancipation de l'homme. Les révolutions technologiques ne peuvent manquer de produire une révolution sociale. Et pour Léon Walras « si le vent du Nord » pourra venir geler un temps ses espérances, « ce qui est impossible, c'est que le socialisme scientifique et libéral ne fasse pas sa vendange ».

Les vents seront plus violents qu'attendus ! La première guerre mondiale, la révolution bolchevique, la Grande crise des années trente, la montée du national-socialisme et la seconde guerre mondiale. Le formidable rebond de la croissance au cours des Trente glorieuses, le plein emploi, les avancées spectaculaires de la protection sociale, le Welfare State, la réduction des inégalités, vont permettre de conforter la croyance au progrès, un progrès scientifique et technique activant une croissance dès lors imaginée comme le parcours normal de l'humanité et permettant un progrès social indéfini. Certes, et le paradoxe a été souvent alors remarqué, ces phénomènes s'accompagnaient de beaucoup de frustrations, de conflits sociaux, d'une critique radicale de l'état du monde (cf. Raymond Aron, *Les désillusions du progrès*, 1969), mais dans les profondeurs de la conscience collective, le « c'était mieux hier » a été remplacé par le « ce sera mieux demain ». Quel que soit le contenu de l'espérance que chacun ou chaque classe sociale mettait derrière cette vision, l'idée commune était que nous enfants vivront mieux que nous.

III. Rien ne serait plus faux cependant que de croire à la pleine et continue croyance à la marche en avant de l'humanité depuis les Temps modernes jusqu'à la fin des années 1970. La pensée « décliniste » n'a jamais disparu, comme un spectre elle revient hanter les consciences collectives dans les phases de dépression économique comme après les guerres dans les pays vaincus (l'Allemagne des années trente cumulait les deux) ou vainqueurs, mais déçus (Italie), partout où monte le chômage, la pauvreté, la misère matérielle et morale. Le « déclinisme » s'appuie alors sur la l'histoire cyclique, la thèse de l'alternance de phases de progrès et de déclin, de la guerre des civilisations, moteur de leur succession. Il n'est donc pas étonnant que la dépression longue des années 1871-1895 ait donné naissance à de telles idées. Une nouvelle révolution industrielle accouchait de la grande industrie, un enfantement dans la douleur avec la grande crise de 1873, celle de 1882, la rechute générale de 1889. Son coût social était élevé en termes de paupérisme, de chômage, de montée des inégalités, de luttes sociales. Elle rebattait les cartes spatiales en faveur de l'Allemagne unifiée, des États-Unis sortis de la guerre de Sécession et déjà du Japon. Surtout dans les pays les plus anciennement industrialisés (Royaume-Uni, France, Belgique), la peur du déclin pris alors des formes diverses : « le péril jaune » et les thèses du déclin de la « race blanche » (par exemple celle de l'anglo-australien Charles H. Pearson,

la restauration de Charles II. Bien que peu de gens, je crois, en doutent actuellement, il s'est rarement passé, au cours de cette période, cinq années sans qu'ait été publié un livre ou une brochure, écrit de plus avec les compétences qui donnent de l'autorité auprès de la population, prétendant démontrer que la richesse de la nation déclinait rapidement, que le pays se dépeuplait, que l'agriculture était négligée, que les manufactures déperissaient et que le commerce se défaisait. Et ces publications n'étaient pas toutes des pamphlets partisans, rejetons misérables de la fausseté et de la vénalité. Beaucoup d'entre elles étaient rédigées par des gens très sincères et très intelligents... ». Un texte qui pourrait s'appliquer à nos modernes déclinologues.

1894, Gustave Le Bon, 1895, Paul-Henry d'Estournelles⁶), le péril social (les « barbares » sont dans nos murs), le péril démographique, la peur de l'épuisement des ressources naturelles⁷.

La Grande guerre, même si elle est insérée entre deux périodes de forte expansion - « la Belle époque » (1895-1914) et « les années folles » (1920-1930) - ne pouvait que participer au renforcement de cette vague pessimiste, surtout dans les pays vaincus. En Allemagne, les thèses troubles du *Déclin de l'occident* (1918-1923) d'Oswald Spengler⁸ (1918-1923), un anti humanisme inspiré d'un romantisme nietzschéen tardif, est caractéristique de cette période ambiguë, à la fois d'affirmation de la pulsion vitale des peuples, de déréliction et de « déclinisme ». Son influence fut considérable, et pas seulement sur la pensée fasciste et national-socialiste. Il correspond à l'esprit du temps et contribue à le façonner. Joseph Schumpeter en particulier a été influencé par Spengler⁹. Il est courant d'en faire le penseur du progrès par l'irruption de l'innovation portée par les entrepreneurs en insistant sur son concept de « destruction créatrice » (une expression tardive puisque présente seulement dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* en 1942). C'est le côté « pulsion vitale ». Mais il ne faut pas oublier le pessimisme « décliniste » : Schumpeter anticipe la collectivisation de la fonction d'entrepreneur, sa routinisation, d'où le dépréisement du capitalisme et de son dynamisme innovateur, la bourgeoisie ne se régénérant plus par l'intégration de ces hommes neufs, ces innovateurs briseurs de tradition (comme la féodalité est morte lorsque l'aristocratie ne fut plus régénérée par les guerriers dont l'utilité sociale avait disparue). Finalement, alors que « le capitalisme est en butte à une atmosphère d'hostilité » croissante, il n'y a plus personne pour le défendre.

Après la Seconde guerre mondiale, avec la vive croissance du PIB et du pouvoir d'achat des salariés, le *Welfare State*, la consommation de masse, l'état d'esprit « décliniste » est balayé. En revanche, peu à peu, monte en puissance une critique, sinon du progrès, du moins des formes qu'il prend. Se développe la critique de la science et de la technique, de la société de consommation, de la société technicienne ou « de croissance » derrière Lewis Mumford (1967-70), Georges Friedmann (1970), Jacques Ellul (1977), Ivan Illich (1973), Nicolas Georgescu-Roegen (1979) ou André Gorz (1988). En 1972, le rapport *Halte à la croissance* (rapport Meadows, 1972) est le signe d'une nouvelle finitude. La rareté des ressources naturelles apparaît comme un horizon indépassable, la protection de la nature, de l'environnement, l'objectif primordial, la croissance zéro, voire la décroissance, des objectifs désirables pour certains courants (Serge Latouche). En 1987, Canguilhem théorise « la décadence de l'idée de progrès ». Si ces intellectuels sont loin d'être des déclinologues, étant au contraire désireux d'un autre progrès, d'une autre société, ils n'en marquent pas moins un basculement par rapport aux

⁶ Dans *National Life and Character: a Forecast*, 1893. Arthur de Gobineau est le précurseur des thèses racistes sur la « mort des civilisations », celle de « l'homme blanc » par le métissage (*Essai sur l'inégalités des races humaines*, 1853-1855).

⁷ Cf. le numéro spécial de la *Revue économique*, vol. 66, n° 5, septembre 2015, sous la direction de Pierre Dockès, Marion Gaspard, Rebeca Gomez-Betancourt, et notre Introduction dont je m'inspire ici.

⁸ *Le Déclin de l'Occident* (1918 - 1923) présente une grande fresque de l'histoire romantique aux aspects les plus troubles. Spengler y pense l'histoire cyclique, montre comment les cultures (*Kultur*), ces êtres biologiques, naissent et s'épanouissent, puis dégénèrent en civilisations (*Zivilisation*) et disparaissent. Selon Spengler, à l' « esprit apollinien » antique, contemplatif, a succédé l' « esprit magique » arabe – qui escomptait obtenir « sans peine » la possession de la nature- puis, enfin, l' « esprit faustien » occidental, le seul qui vise à dominer la nature par la technique, celui d'hommes visant à s'égaler aux dieux. Dans *L'homme et la technique* (1931), Spengler développe plus clairement l'idée que la grandeur, et le drame, de la culture faustienne est que, comme toutes les autres cultures, elle ne peut qu'aller au bout d'elle-même, tout en sachant qu'elle aussi déclinera en civilisation et disparaîtra. Il ne restera finalement que ruine de la « technique faustienne » et du machinisme. Loin d'envisager la possibilité d'un retour en arrière, Spengler explique que sur la voie « faustienne », il n'est pas possible de s'arrêter ou de rebrousser chemin : les peuples jeunes et fiers (l'Allemagne) doivent poursuivre sur cette route. Le titre allemand *Der Untergang des Abendlandes* redouble l'effet « décliniste » puisque *Untergang* est employé pour le coucher du soleil, le crépuscule et que *Abendland* c'est, mot à mot, le Couchant.

⁹ Mettant l'accent sur l'immense influence de Spengler sur le milieu intellectuel de l'entre-deux guerres, et plus généralement sur le règne de l'esprit nietzschéen, Hugo Reinert et Eric S. Reinert (2006, p. 55-85) écrivent : « *If Schumpeter has been as proficient in tracing his own intellectual filiations as he was in tracing those of others economists, he could have made Spengler's accomplishment his own, just adding the name of Werner Sombart.* »

deux derniers siècles (1750-1950) où la croyance au progrès tiré par la science et la technique bienfaisantes était massivement dominante. Au XXI^e siècle, si ce type de critique ne disparaît pas, il est dépassé par la vague de la croyance au déclin, une autre « décroissance », non plus voulue mais subie, qui nous replonge dans l'ambiance des décennies moroses, qui place l'âge d'or, non plus dans l'avenir, mais dans le passé.

La grande vague progressiste retomberait-elle ? La dépression longue qui suit les crises pétrolières, cet enlisement par étape, la retombée de la « *one big wave* » de croissance de la productivité, puis la grande récession de 2008 font ressurgir le « déclinisme ». L'esprit du temps, surtout dans certains pays, à certains moments (et la France d'aujourd'hui est particulièrement atteinte), redevient spenglierien. S'agit-il d'une phase déprimée dans un cycle générationnel, d'une morosité caractéristique d'une période de transition ou d'un basculement de la vague pluriséculaire issue des Lumières ? Est-il possible de penser de nouvelles Lumières pour le 21^e siècle ? Elles ne sont pas plus prévisibles aujourd'hui que les anciennes ne l'étaient au tout début du XVIII^e siècle, dans cette phase de crise sévère de la fin du règne de Louis XIV. Les innovations plurielles des vingt ou trente dernières années sont évidemment porteuses d'un progrès aux directions aujourd'hui indécidables, mais pour qu'elles portent leurs fruits, il faut sortir de la morosité ambiante.